

échanges

**le sens
de la mort**

98



échanges

Regard chrétien
sur aujourd'hui

N° 98 - LE SENS DE LA MORT

Editorial | F. VANDERMEERSCH

Essai de définition de la vie et de la mort

La mort nous interroge | D. VASSE

Les états frontières
entre la vie et la mort | D. AMIOT

La mort, problème social

A travers les civilisations | R. BASTIDE

La fête et la mort | D. LEGER

Au risque de mourir | Prévention Routière

L'homme face à la mort

Lorsque la mort
entre dans ma vie | Témoignages

La mort, la mienne
et celle des autres | M. ECK

Dans un service
hospitalier | M. ABIVEN

L'éternité
pour un matérialiste | R. GARAUDY

Immortalité? Résurrection | J. POHIER

L'Espérance | F.V.

Chroniques

Notes bibliographiques | M.-H. MICHON

Les livres | M. NARBAITS
S. VILLATTE
M.T. VAN LUNEN CHENU

Théâtre :
Jeux de massacre | M. NARBAITS

Ballet du XX^e siècle | F. VANDERMEERSCH

Les illustrations

Les traits | B. OSSOWSKI

Photo couverture | M.-Y. BRANDILY

4,00 F - 40 FB

échanges

16, rue Saint-J.-B.-de-la-Salle
PARIS-VI^e

La vraie vie, l'acte de vivre, de sentir, de voir, de toucher comporte une telle intensité de bonheur que la mort semble contenue dans cette vie. Le réel transfiguré, la peur de la mort n'a plus de sens parce qu'on s'est élevé au-dessus d'elle. Alors, « là où se trouve le cœur ou bien l'âme, quelque part à l'endroit essentiel de la poitrine, quelque chose se serre... »

M. Narbaïts

L'aujourd'hui des évangiles

par Jean-Claude Barreau

(Ed. du Seuil, 1970)

Il ne nous est plus possible aujourd'hui de lire naïvement l'Evangile. Nous savons bien que les paroles et les actes du Christ ne nous parviennent qu'à travers la vie et l'expérience des premières communautés chrétiennes et que nous n'y avons pas accès directement. Et puis ce langage issu d'une civilisation qui n'est plus la nôtre nous déconcerte. Combien d'entre nous ont lu les quatre évangiles en entier ?

Le lecteur moyen a besoin d'un guide qui le mette en contact direct avec le texte, en l'actualisant et en tenant compte des résultats des recherches de l'exégète, de l'historien et du théologien. Le Père Barreau y excelle. Il nous fait parcourir les évangiles, en centrant l'essentiel de chacun, et de ces approches successives la figure du Christ se dégage singulièrement vivante.

C'est un livre qui nourrit l'intelligence et la prière. Il nous met à l'écoute de la parole de Dieu et nous nous sentons interrogés au cœur de notre vie quotidienne.

La langue est simple, directe, coulante, sans céder à la facilité. Il est rare que l'abondante littérature religieuse actuelle nous mette ainsi en face d'un livre à la fois bien pensé, bien écrit et chaleureux.

S. V.

Le Christ est vivant

par Michel Quoist

(Ed. Ouvrières, 1970)

Dans une approche différente, moins mordante peut-être que celle de certains écrivains, Michel Quoist affirme que les aspirations de l'homme d'aujourd'hui peuvent être assumées par le christianisme, à

condition que le christianisme se réinvente, pour ainsi dire, à la lumière du Christ vivant et de son Esprit.

Il reprend donc les points fondamentaux de notre foi (création, incarnation, rédemption, vie dans l'Esprit) pour les expliquer avec des mots actuels, et montrer comment la connaissance du Christ vivant doit pousser les chrétiens à vivre plus intensément leur vie d'homme, sans renoncer à la foi et à l'optimisme.

Ecrire un livre de doctrine et de spiritualité qui puisse être lu par des laïcs non initiés au jargon théologique : c'est la gageure que Michel Quoist a tenue !

M. Narbaïts

Et pourtant je crois

par P. de Loch

(Ed. Casterman, 1970)

« Le drame vient-il d'abord d'une humanité qui s'interroge... ou d'une autorité qui croit devoir porter seule le poids de l'orthodoxie et qui réagit comme si la foi était tout le temps menacée ? », demande P. de Loch dans ce nouvel ouvrage. L'auteur, docteur en théologie, s'est fait connaître par ses travaux sur la morale conjugale. Il n'a cessé de dénoncer ce moralisme étroit qui s'attache à la matérialité des actes plutôt qu'à leur signification ; moralisme qui légifère et se traduit dans toute une comptabilité d'interdits plutôt qu'il ne suscite et n'éduque la responsabilité, « moralisme marqué d'un pessimisme fondamental puisqu'il ne croit pas en la capacité humaine de s'auto-déterminer pour le bien ».

Pourquoi y aurait-il une morale chrétienne, se demande l'auteur. Pourquoi les chrétiens auraient-ils une vision en soi meilleure de l'humain et ne devraient-ils pas chercher leurs valeurs aux mêmes sources que tous, se sentant engagés au même titre que tous à la recherche d'une morale humaine ? Une clarification s'impose aujourd'hui entre morale et foi.

Au centre des interrogations pressantes que nous pose le progrès, P. de Loch essaie de situer la foi « en présence du vécu moderne ». Cet essai sur la foi, ancré qu'il est dans l'actualité, ne va pas sans une critique sévère envers cette Eglise « qui, comme à beaucoup de chrétiens aujourd'hui, me pose le plus cruellement problème dans ma foi au Christ ». Mais pour être fondée sans cesse sur l'Evangile et s'en référer au Christ, cette critique, imprégnée d'espérance, parvient à se dépasser et à lancer des appels à une authenticité aussi humaine qu'évangélique.

M.T. van Lunen-Chenu

notre prochain numéro aura pour thème : l'urbanisme

échanges

Revue des Sœurs Auxiliatrices

Paraît pour : 1^{er} Janvier - Pâques, Avril - Pentecôte, Juin - Assomption, Août - Toussaint, Novembre.

THÈMES DES NUMÉROS PARUS

Numéros épuisés pouvant être prêtés en lecture à nos seuls Abonnés (1,50 F par n^o, délai de prêt : 15 jours) :
1. L'Eglise - 2. L'Assomption - 4. L'homme et la maison - 6. Le Feu Vivant - 7. La Vocation de la Femme - 8. Les Réfugiés - 9. Le mystère de l'Enfant - 10. Femmes en Usine - 11. Parole et Mission - 12. Jeunesse internationale - 13. La Vie des Malades - 15. Conversion - 18. Le Cinéma - 19. L'Homme et l'argent - 20. Bible, source de vie - 21. Une Nation en marche, l'Indonésie - 22. La promotion de la femme - 24. Le Cinéma et l'enfant - 25. La Vie paroissiale - 26. Pays d'Afrique Noire - 27. La Mère éducatrice - 29. Jeunesse délinquante - 31. Les Noirs dans le monde - 33. La Presse - 34. Cinéma et valeurs spirituelles - 36. Asie Occident - 39. La chanson d'aujourd'hui - 40. Sortants de prisons - 41. Aspects actuels de l'Islam - 42. Vocations sacerdotales et religieuses - 43. L'Esclavage de la femme - 44. Classes sociales et paix - 45. Catéchuménat - 46. L'Amérique Latine - 47. La femme rurale, sa promotion - 48. Presse féminine - 49. L'Unité des Chrétiens - 50. Le cinéma et la Femme - 51. Afrique et Communisme - 52. Santé mentale et Vie spirituelle - 53. Liberté de l'Enseignement - 54. Les Grands Ensembles d'habitation - 55. Instituts Séculiers - 56. Les Loisirs et les Sports - 57. Régulation des naissances - 58. La Femme dans la Société moderne - 59. Christianisme-Communisme - 60. Les moyens audio-visuels - 61. Regard sur les jeunes - 62. Le divorce - 63. L'Eglise des hommes - 65. L'Opinion publique - 67. La femme célibataire - 69. Des chansons, des idoles - 70. La souffrance un scandale ? - 74. Les carrières féminines - 75. Le bonheur - 76. Mixité garçons-filles - hommes-femmes - 78. Relations parents-enfants - 80. Confession et psychanalyse - 82. Relation jeunes et adultes - 84. Evolution du rôle de la femme.

LES NUMEROS SUIVANTS SONT A VOTRE DISPOSITION :

- | | |
|--|---|
| 64. - Le Respect de la Vie. | 89. - Dialogue homme-femme. |
| 66. - Préparation au mariage (3 ^e éd.). | 90. - Liberté d'expression dans les mass-media :
presse - cinéma - radio - télévision. |
| 68. - Riches et Pauvres. | 91. - Autorité - pouvoir - liberté. |
| 71. - L'auto, compagne de l'homme. | 92. - Face à nous la Chine. |
| 72. - Conscience chrétienne et régulation des naissances (2 ^e éd.). | 93. - Religieuses, un scandale. |
| 73. - L'Eglise est-elle en crise ? | 94. - Quelle morale ? |
| 77. - La mode, problème humain. | 95. - Nouvelles formes d'art. |
| 79. - La main-d'œuvre étrangère. | 96. - Les femmes dans l'Eglise. |
| 81. - Le Risque de la Paix. | 97. - Les handicapés. |
| 83. - Dieu, croyants et non-croyants. | |
| 85. - Les chrétiens pour ou contre la révolution. | |
| 86. - Vocation religieuse féminine. | |
| 87. - Vivre âgé. | |
| 88. - Société de consommation, aliénation ? | |

A PARAITRE

- La justice.
- La fête
- La solitude.

CONDITIONS D'ABONNEMENTS

FRANCE :	
le numéro	F 4
un an	18
abonnement de soutien	25
abonnement de bienfaiteur	30
BELGIQUE :	
le numéro	Fr. belges 40
un an	180
abonnement de soutien	250
abonnement de bienfaiteur	300
Bruxelles 18 : M. Péeters, 14, avenue Hamoir. C.C.P. 5676-59. Bruxelles 4 : U.O.P.C., 216, ch. de Wavre, C.C.P. 964.29.	
4200-COINTE-UGREE, « Œuvre Providence », rue du Professeur-Mahaim, 2, C.C.P. 2604-11.	
CANADA - U.S.A. :	
un an	\$ 4,80
Periodica, 7045, av. du Parc, Montréal, 303.	

SUISSE :	
le n ^o 4 F + port. Abonnement	F 20
Œuvre Saint-Augustin, Fribourg.	
AUTRES PAYS :	
le numéro	+ port F 4
abonnement	20
Les abonnements commencent avec le numéro du 1 ^{er} janvier.	
Les abonnés qui souscrivent un abonnement en cours d'année recevront les numéros parus depuis janvier.	

Tout changement d'adresse doit être accompagné de F 0,50 et rappeler la dernière adresse

Rédaction - Administration :

E C H A N G E S

16, rue Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle, Paris (6^e)
C.C.P. PARIS 8009-73 Tél. : 222.56.00
Abon., comptabilité : Tél. 566.95.11, Poste 55, 54

Directrice-Gérante : Françoise VANDERMEERSCH. Imp. S A I E N Lille - B.P. Paris - Dépôt légal N^o 1612

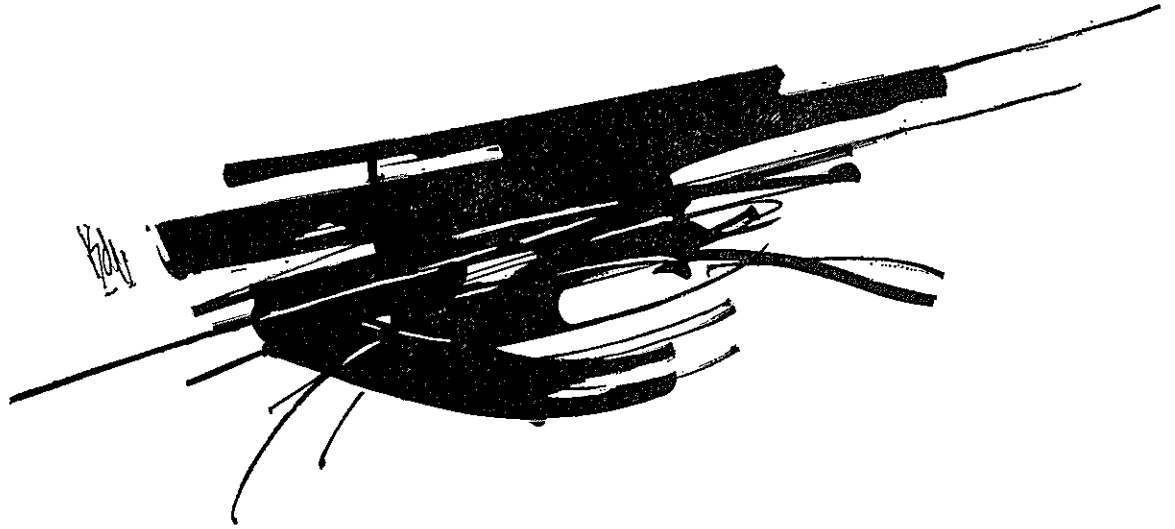
la mort nous interroge

LE fait de la mort nous interroge. La mort, en effet, vient interrompre le fil de nos amours et fait irruption sur nos écrans de télévision à chaque instant. Et si elle nous épargne pour un temps, elle se laisse pressentir comme la menace permanente d'une vengeance de la nature aveugle quand la terre tremble et s'entr'ouvre, comme la conséquence inéluctable du développement de la technique - à chaque week-end, par exemple - comme le résultat de la peur, de la violence et parfois de l'amour... dans le crime ou le suicide, dans la guerre.

La mort nous interroge « au dehors », partout. Elle nous interroge aussi « au dedans », toujours. Dès les premières heures de la vie, nous sommes confrontés à la mort : le premier cri du bébé et l'invasion profonde de ses plages pulmonaires par l'air qu'il respire l'arrache à la mort et le fait vivre et périodiquement, ensuite, l'angoisse de la faim et celle de la soif le conduiront à s'agiter, à crier, à parler pour

éteindre le risque de mort qui, sans cesse, réapparaît au creux de son corps vidé.

Aux dernières heures de la vie, c'est encore le même souffle que nous cherchons, dans la solitude ancienne et toujours nouvelle de l'enfant qui vient au monde et qui veut vivre, mais le souffle déserte nos lèvres. Bon gré, mal gré, il nous faut le rendre. Mais, s'il en est ainsi, il y a fort à parier que la mort dont « nous » sommes victorieux pour un temps plus ou moins long fait sentir ses effets tout au long de nos vies et que le **désir** de vivre qui nous anime a constamment quelque chose à voir avec elle. La psychanalyse nous apprend qu'à travers la parole qui jaillit de nos cœurs et le discours que nous articulons, c'est d'elle qu'il s'agit. En perpétuelle quête de vie, nous **parlons** pour ne pas mourir et grâce à ce pouvoir de la parole, la parole pour nous devient grâce, c'est-à-dire don renouvelé de la vie dans la mort qui nous guette. Ce don est conjoint, pour l'enfant, au surgissement de la présence de la mère qui lui donne son



sein et ses soins. Plus tard, il est conjoint à nos actes d'hommes qui transforment le monde et ne cessent de réaliser les conditions de possibilité de nos existences, voire même, du moins nous le pensons, de les améliorer. C'est bien dans, par et à travers la parole qu'il nous est donné de vivre le temps de notre désir d'homme.

Que signifie, dès lors, ce temps de la vie arrachée au règne de la mort ? A quoi cela sert-il de vivre ? La vie a-t-elle un **sens** ? Voilà posée, la question cruciale de toute vie humaine. Voilà posée la question de la mort. Car enfin la mort n'est rien : elle est disparition, réduction, non-sens. Quelles que soient les belles conceptions que nous ayons de l'homme, le sens que nous lui donnions, nos efforts sont voués à l'échec et le sens, jamais, n'a raison du non-sens : nous mourons !

Il n'y a pas à sortir de là : la mort n'a pas de sens et notre vie qui s'y réduit n'a pas

de sens non plus. Il s'ensuit que pour pouvoir dire que notre vie a un sens il faut que la mort en ait un : il faut croire que ce que nous savons être le non-sens a sens. Joli paradoxe d'intellectuel... mais aussi contradiction d'une vie qui meurt ! Contradiction dont personne ne peut faire l'économie : ni vous qui me lisez, ni moi qui écris, ni le marxiste, ni le maoïste, ni le chrétien..., ni l'épicière, ni le professeur de philosophie, ni le savant... **personne**. Tout au plus peut-on l'ignorer ou, du moins, faire semblant dans l'invasion du dévouement, l'ivresse de la drogue ou la cohérence affirmée d'une idéologie. Ne vous y trompez pas : la sainteté besogneuse, la fuite dans les paradis artificiels, l'exaltation du militant n'ont qu'une source, l'angoisse de la mort, et, tôt ou tard, dans le tournant du fléchissement des forces ou des idées, elles y ramènent.

Pourtant aucune de ces trois pistes et de bien d'autres ne sont tout à fait vaines, du moins dans ce qu'elles visent. Mais le drame est bien qu'elles ne peuvent obtenir

ce qu'elles visent. Mais que visent donc les œuvres de l'homme ? Nous l'avons déjà laissé entrevoir, elles cherchent à établir la vie et à la préserver et, ce faisant, elles sont en quête d'une **présence vivante**, source de la vie que seulement l'homme reçoit et rend. Cette présence vivante d'où vient la vie, c'est aussi bien la présence des parents qui engendrent que celle des autres, de ceux qui vivent autour de moi et qui confirment ma vie. Dans un vocabulaire, presque désuet de nos jours, l'on peut dire : de ceux dont j'ai reçu la vie parce qu'ils se sont aimés aussi bien de ceux qui m'aiment et que j'aime. C'est grâce à la parole échangée dans le corps de mes parents que, par delà leur mort, je vis ; comme c'est grâce à la parole échangée avec les autres par la médiation de mon corps que je continue de vivre. L'amour serait donc ce qui tient ancrée dans le corps la vie de la parole que je reçois des autres. L'amour serait ce qui conjoint la parole (de vie) au corps (de mort) et, par là, triomphe de la mort.

L'amour triomphe de la mort et c'est en cela qu'il est, dans son acte, jouissance et / ou joie. La jouissance qu'éprouvent l'homme et la femme dans l'acte de l'amour est liée en effet à la **subversion** de la loi de mort à laquelle nous sommes soumis. L'acte de l'amour entre époux donne corps, le corps d'un enfant vivant, à la parole de vie qu'ils échangent dans leurs corps de mort et qui les fait accéder à la sérénité de la présence. Mais, malheur à qui fait les gestes de l'amour hors de l'espace d'une parole qui en appelle à la présence à travers le corps de mort qu'il étroit. Ses gestes ne prendront pas la dimension d'un **acte**. Ils n'ouvriront pas à l'altérité d'une présence. Ils ne renverront qu'à l'épuisement d'un corps incapable de goûter, dans l'expérience d'une certaine mort, au don d'une présence qu'il n'a pas

appelée et à laquelle il n'a pas été appelé. La présence est de l'ordre du **nom** que la parole donne et qui, lui, demeure, en son altérité et son mystère, dans la défaillance même de celui qui appelle.

En certains milieux, l'on parle de « petite mort » pour désigner l'acte sexuel, et, comme il en va souvent, ce langage de l'expérience dit plus juste que celui de nos élucubrations raffinées. Le vertige de l'orgasme en appelle, en effet, au gouffre de la mort, à une disparition de soi dans la proximité la plus intime : séparation de soi d'avec soi dans le ravissement de la présence de l'autre, don de la vie qui me laisse sans vie. Ainsi l'amour en appelle à une paradoxale présence à l'autre dans une sortie de soi qui n'est finalement jamais réalisée en nos vies... sauf à mourir. Il n'y a pas d'amour, en effet, sans ce don de la vie dans la subversion de la mort, dans, par et à travers elle. Et ce qui peut s'analyser ici comme extase de la jouissance ne trouve son « signe » dans l'expérience que dans l'inalysable de la **joie**. Disons qu'il n'y a qu'un seul signe du don de la vie dans la mort : c'est la joie qui, seule, manifeste l'accès à l'ordre de la présence dans l'altérité. L'expérience elle-même nous enseigne que toute jouissance du corps qui engendre la tristesse manifeste l'échec de ce passage du don de la vie dans la mort, de cette pâque. Ainsi en va-t-il de toute pratique de l'amour qui n'en appelle pas à la présence : elle engendre la tristesse de l'isolement dans la prise d'un plaisir qui reste solitaire même lorsqu'il met en jeu deux partenaires...

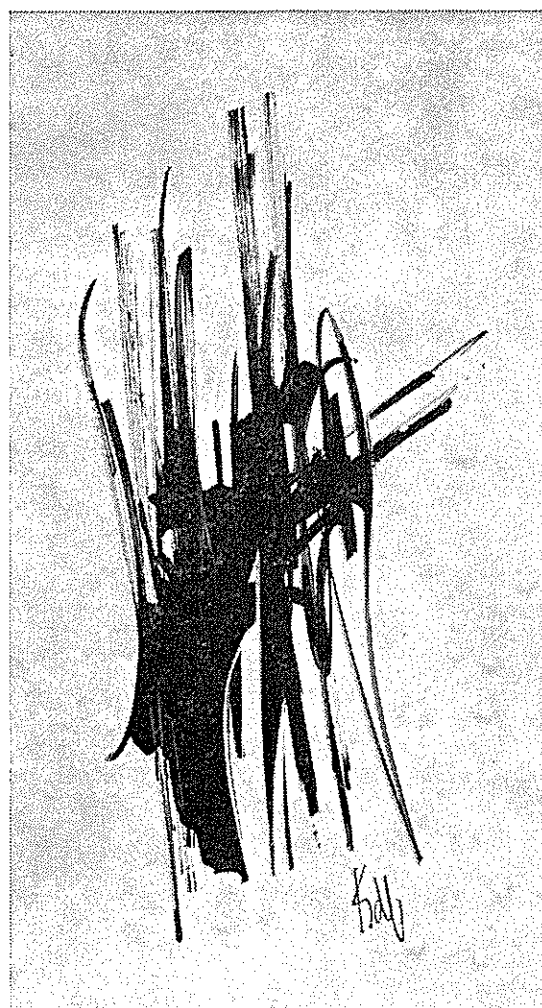
La joie de la jouissance, en tant qu'elle est don de la vie et subversion de la mort, en tant qu'elle est proximité dans la diffé-

rence même des êtres, dans leur séparation même, évoque nécessairement l'engendrement, ou, mieux encore, la **création**.

vons penser la création qui est séparation. Cependant, nous, hommes, nous ne pourrions penser la création que comme une mort. **Créer** pour nous, c'est en effet donner la vie, ce qui signifie aussi bien **mourir** qu'**engendrer**. Donner à un autre la vie, c'est ne pas la confisquer pour soi, c'est prendre le risque de la mort et ce n'est que dans ce risque que la vie se transmet. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Une remarque s'impose ici et qui est d'importance : ce n'est pas dans ce que nous pouvons savoir ou faire de ce que nous croyons être l'amour que nous est donné le signe du don de la vie dans la mort ; c'est seulement dans la joie, souvent perçue et lue par nous après coup et qui se trouve paradoxalement compatible avec une souffrance qui déchire comme la mort. Ce n'est pas parce que nous faisons les gestes de l'amour que nous devons être plongés dans la joie. C'est parce que nous découvrons la joie que nous avons la certitude que quelque chose de l'amour s'est réalisé en nous : le don de la vie dans la mort.

Mais qu'est-ce qui soutient ce mouvement de subversion de la mort quand à travers elle surgit la Présence dont le signe est la joie ? Il n'y a qu'une réponse : la force de la promesse et la vérité du désir qui la soutient. Nul homme ne vient au monde en effet s'il n'est promis à la vie et appelé d'une parole qui le nomme avant même



qu'il ne naisse. C'est pourquoi beaucoup d'hommes « ne viennent pas au monde », parce qu'ils n'y sont pas reçus par les leurs. Personne ne les a conçus par la parole. Ils viennent dans un monde où ils n'ont pas de place, où rien ne les désigne et où ils ne peuvent que prendre rang parmi les choses. Quand l'homme advient ainsi, par accident, dans le pur acte meurtrier de la chair, non référé au désir de ceux qui s'y unissent, la psychanalyse nous apprend qu'il risque d'être, tout au long de sa vie, aux prises avec une pulsion de mort dont la subversion par la parole de vie n'a pas été, en son origine, effectuée. Un tel être ne peut vivre car il manque en son corps de mort l'effet subversif d'une parole de vie qui l'inscrit dans le monde des vivants. Ainsi, non introduit au combat qui fait vivre, il sera « tenté » par le suicide et la démission, par le vertige d'une disparition où il cherche désespérément et indéfiniment la parole qui l'appelle, dès l'origine, dans l'espace d'une présence, celle de l'Autre.

Autrement dit, pour vivre vraiment, pour s'établir en son statut de sujet, l'homme découvre, par la médiation de son corps, une **certaine foi** en la parole qui l'appelle, dès l'origine, dans le désir de ses géniteurs : parole qui n'est pas matérialité consciente d'un discours ou d'une intention mais qui évoque ce silence abyssal du don de la vie au risque de la mort du corps mortel et dans l'ouverture d'une présence, d'un ordre nouveau.

Il n'en reste pas moins, pourtant, que, dans le temps limité de sa vie, l'homme fait l'inexorable expérience qu'il n'est pas le véritable **locuteur** de cette Parole qui, en lui, appelle à la vie, qu'il n'est pas davan-

tage le maître du **désir** qui tient cette parole inscrite en ses entrailles jusqu'à sa réalisation dans le corps et le cœur d'un autre. Il ne se découvre jamais que comme l'**interlocuteur** de cette parole, transmettant la vie qu'elle promet en s'incarnant dans le corps de l'être qu'elle appelle et qu'elle nomme. Cette parole appelle à la vie à laquelle lui-même a été appelé en recevant un nom et un corps, mais l'homme n'est jamais maître du désir qui l'origine **ailleurs** qu'en lui - et qui pourtant est sien - dans le désir d'autres que lui, désir qui transcende leur propre mort.

S'il en est vraiment ainsi, l'homme ne peut qu'espérer en la réalité de la Présence, de cet ordre de la vérité que sa vie manifeste et que la mort de ceux dans lesquels elle s'origine **nie**. Il ne peut qu'espérer, pour donner sens à sa vie, non dans le corps mortel, le sien aussi bien que celui des autres, mais dans la Vie dont la Parole se transmet dans, par et à travers la vie et la mort de l'homme, plus forte et plus vraie que le réel de son corps vivant et mortel. C'est dans cette foi en ce qui se transmet par lui et, souvent, malgré lui, que se trouve rendu possible, ouvert, le temps de sa vie et de sa mort.

C'est en cette ouverture, opérée par la foi, que l'histoire de l'homme peut être atteinte par la révélation d'une parole de vie qui **pass**e dans une chair de mort, d'une pâque. Révélation d'une résurrection qui - comme la création - est don d'une vie où la séparation radicale des êtres dans l'acte de leur proximité ouvre sur la Présence au lieu même de la mort, en ce lieu où l'oreille cherche à entendre ce que l'œil ne peut voir.

Denis VASSE